



HAL
open science

Compte rendu de lecture de: TONER (J.), The Day Commodus Killed a Rhino. Understanding the Roman Games. - Baltimore: The Johns Hopkins University Press, 2014. - (ISBN: 978.1.4214.1586.4)

Sylvain Forichon

► **To cite this version:**

Sylvain Forichon. Compte rendu de lecture de: TONER (J.), The Day Commodus Killed a Rhino. Understanding the Roman Games. - Baltimore: The Johns Hopkins University Press, 2014. - (ISBN: 978.1.4214.1586.4). *Revue des études anciennes*, 2015, pp.271-275. halshs-01761077

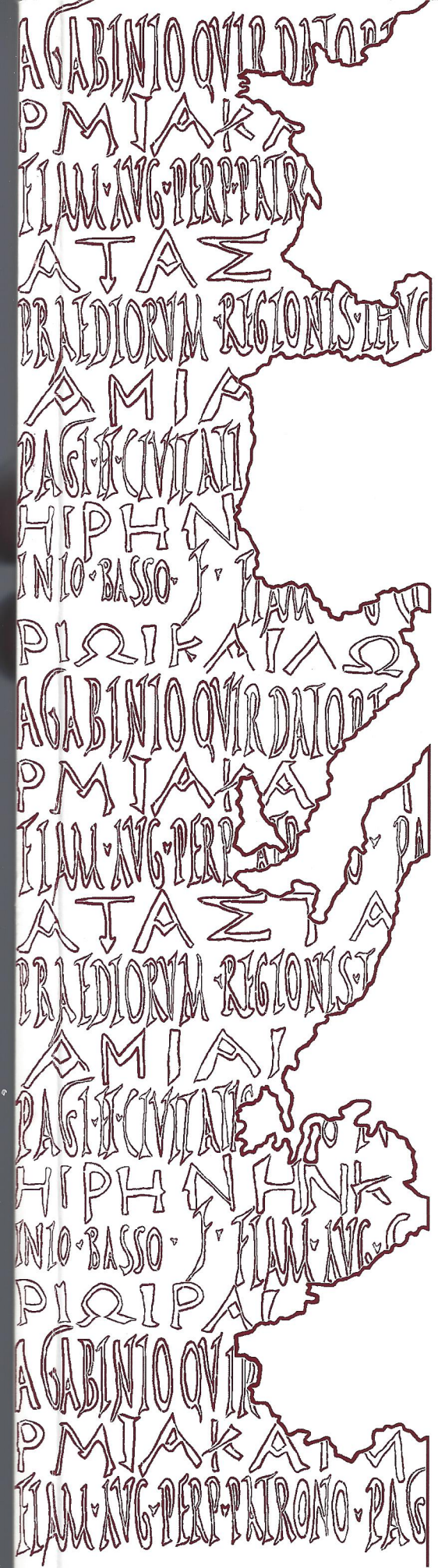
HAL Id: halshs-01761077

<https://shs.hal.science/halshs-01761077>

Submitted on 12 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



REVUE DES ETUDES ANCIENNES

TOME 117
2015 - N°1

PRESSES UNIVERSITAIRES DE BORDEAUX

TONER (J.), *The Day Commodus Killed a Rhino. Understanding the Roman Games*. - Baltimore : The Johns Hopkins University Press, 2014. - 136 p. : index. - (Witness to ancient history). - ISBN : 978.1.4214.1586.4.

La place importante occupée par les jours de spectacles dans les calendriers de la Rome impériale ou encore l'attrait des Romains pour les combats de gladiateurs demeurent encore de nos jours des sujets d'étonnement, voire d'incompréhension pour le grand public, mais aussi pour certains historiens. Par ce livre, J. Toner (J. T.) entend dépasser les clichés traditionnels sur ces questions et souhaite restituer à son lecteur toute la complexité des spectacles dans le monde romain, en les replaçant dans leur contexte social, politique et culturel. Son ouvrage est volontairement synthétique et il se veut accessible à un large public. On aura d'ailleurs compris que le titre est une allusion à peine voilée au film *Gladiator* de R. Scott.

Le prologue (p. 1-5) est consacré aux jeux qui ont eu lieu à Rome, dans le Colisée, à la fin de l'année 192 p.C. Lors de ces spectacles dont le déroulement nous est connu, entre autres, grâce à un témoignage de Cassius Dion¹, l'empereur Commode est descendu en personne dans l'arène afin d'affronter des gladiateurs et divers animaux sauvages. Si Commode n'a pas été le premier empereur romain à se passionner pour la gladiature, il a été le seul à avoir osé se donner ainsi en spectacle devant plusieurs dizaines de milliers de spectateurs. Rappelons que les gladiateurs étaient généralement soit des prisonniers, soit des condamnés à mort. Dans ces circonstances, comment un empereur a-t-il pu se comporter ainsi ? Commode était-il seulement un « empereur fou », comme l'affirment plusieurs auteurs anciens ? Plus largement, pourquoi les empereurs romains ont-ils dépensé des sommes considérables dans ces spectacles ? Comment comprendre l'attrait des Romains pour les massacres d'animaux

sauvages ou les combats de gladiateurs ? Toutes ces questions constituent le point de départ de la réflexion de J. T. dans cet ouvrage.

Dans le premier chapitre (p. 7-18), intitulé « Commodus's Great Games », J. T. revient plus en détail sur les jeux de 192 p.C. L'auteur se livre à une reconstitution plus ou moins fictive du déroulement de ces spectacles à partir de divers témoignages littéraires : l'entraînement de Commode durant les jours qui ont précédé l'ouverture des jeux, le repas offert la veille aux gladiateurs auquel une foule de curieux pouvait venir assister, puis le lendemain matin la procession qui ouvrait les jeux et enfin les prouesses de l'empereur dans l'arène. J. T. évoque également la passion de Commode pour la gladiature, les différents types de gladiateurs, ainsi que leurs techniques de combats.

Dans le second chapitre, « When in Commodiana » (p. 19-32), J. T. relate tout d'abord la sombre réputation de Commode dans la littérature ancienne, fréquemment décrit comme cruel et débauché. Le comportement de l'empereur lors de ces jeux a été perçu par plusieurs auteurs de l'Antiquité comme la preuve manifeste de sa folie. L'auteur prend à juste titre ses distances par rapport à ces témoignages littéraires. Pour diverses raisons évoquées par J. T., Commode a entretenu tout au long de son règne des relations empreintes de méfiance et de haine réciproque avec l'ordre sénatorial. Ce fait expliquerait grandement l'image négative de l'empereur dans les textes littéraires, rédigés pour la très grande majorité d'entre eux par des auteurs appartenant à l'ordre sénatorial. Il aurait joui en revanche d'une meilleure réputation auprès des armées et de la plèbe urbaine, avec laquelle il partageait une passion commune pour les spectacles. Il demeure très difficile de cerner la vraie personnalité de Commode à travers les sources littéraires, comme le reconnaît J. T., et nous ne connaissons probablement jamais avec

1. Dion Cassius, LXXII, 18-21.

certitude les raisons précises qui l'ont incité à se produire dans l'amphithéâtre. Selon J. T., Commode a vraisemblablement voulu conforter sa popularité auprès du peuple de Rome en établissant une relation plus simple et plus directe avec ce dernier.

Dans le chapitre suivant, intitulé « An Emperor loves his People » (p. 33-45), l'auteur rappelle la place centrale qu'occupaient les spectacles et les distributions frumentaires dans les relations entre la plèbe romaine et le pouvoir politique durant l'époque impériale. Par le biais des distributions de blé et des dépenses somptuaires lors des spectacles, les empereurs étaient en quête de popularité auprès du peuple de Rome. En outre, de par l'enthousiasme collectif que ces spectacles provoquaient, ils représentaient un moyen de fédérer la population cosmopolite de la ville de Rome autour d'une même passion. Toutefois, il nous semble que l'auteur manque de prudence lorsqu'il affirme : « there was a sure supply of food, which came to the citizens of Rome in the form of a grain subsidy. And then there was the entertainment in the form of the games. The two benefits, which Juvenal famously called "bread and circuses" were inextricably linked. Giving people bread meant that the amount of work they had to do to put food before their families was reduced. It freed up time for leisure » (p. 35-36). Seule une partie de la plèbe, dite frumentaire, et non l'ensemble des citoyens de Rome, bénéficiait de ces distributions qui en outre ne pouvaient suffire à les nourrir pendant une année. Affirmer, comme le fait J. T., que le but de ces distributions était de permettre à leurs bénéficiaires d'avoir plus de temps libre pour assister aux spectacles, nous semble relever de la caricature. J. T. explique également dans ce chapitre que les édifices de spectacles étaient des lieux de rencontre privilégiés entre l'empereur et le peuple de Rome, où ce dernier ne s'interdisait pas d'exprimer en certaines occasions son mécontentement à l'encontre du pouvoir politique.

Le chapitre suivant, « Feeding the Monster » (p. 46-66), est surtout consacré à l'aspect logistique des jeux. L'organisation des spectacles à Rome requérait des moyens humains et financiers considérables. L'auteur prend l'exemple des chasses qui nécessitaient tout d'abord de capturer, puis de transporter jusqu'à Rome une grande quantité d'animaux sauvages et enfin de les maintenir enfermés jusqu'au jour de leur présentation dans l'arène. Afin de faire prendre conscience au lecteur du nombre considérable d'animaux qui ont été tués lors des *uenationes* de 192 p.C., J. T. a recours à une comparaison, très éclairante selon nous, avec le nombre d'animaux hébergés de nos jours au zoo de Londres (p. 47). J. T. relate ensuite les difficultés matérielles liées à l'organisation des combats de gladiateurs. Il s'attarde également à décrire le Colisée et ses explications sont agrémentées d'un plan en élévation de l'édifice.

J. T. poursuit son propos par une description du *Circus Maximus* à Rome qui pouvait accueillir selon lui près de 250 000 spectateurs (p. 53). Il conviendrait à notre avis de préciser que ce chiffre nous a été transmis par Pline l'Ancien au I^{er} siècle p.C.², mais qu'un débat demeure encore de nos jours entre historiens et archéologues sur le nombre de places dans le Grand Cirque. Il nous semble en outre que l'auteur aurait pu, comme il l'a fait à propos du Colisée, agrémente son texte d'un plan ou d'une reconstitution du Grand Cirque. Puis J. T. revient plus longuement sur l'origine et l'entraînement des gladiateurs (p. 55-60), mais aussi sur la préparation des cochers et des chevaux avant les courses de chars dans le Grand Cirque. Il évoque également la découverte passionnante de plusieurs squelettes humains, à Éphèse en Turquie et à York en Angleterre, qui seraient selon les spécialistes les restes de corps de gladiateurs morts dans l'arène (p. 63-64). L'étude de plusieurs de ces squelettes apporte de

2. Pline, *HN*, XXXVI.102.

précieux renseignements sur les conditions de vie de ces gladiateurs, mais aussi sur la nature des blessures qui ont provoqué leur mort.

Le chapitre V, « Win the Crowd » (p. 67-86), est consacré aux spectateurs du cirque, de l'amphithéâtre et dans une moindre mesure du théâtre. Ce chapitre est l'occasion pour J. T. de soulever plusieurs questions très intéressantes et qui n'ont peut-être pas été suffisamment débattues jusqu'à présent par les historiens et les archéologues. L'auteur s'interroge par exemple sur une éventuelle différence quant à la composition sociale du public dans ces trois édifices de spectacles. Selon J. T., les spectateurs du Colisée auraient été majoritairement issus de l'aristocratie sénatoriale et équestre, les sièges occupés par les couches sociales les plus modestes n'auraient représenté que 20% de l'ensemble des gradins. Le Grand Cirque aurait accueilli une foule beaucoup plus hétérogène et globalement moins « aristocratique » que le Colisée. Il est vrai que le nombre de places au Grand Cirque était bien supérieur à celui du Colisée, comme le précise J. T. Néanmoins cette question nous paraît être intrinsèquement liée à celle du coût des places dans les édifices de spectacles. Le prix d'une entrée au cirque était-il par exemple moins élevé qu'à l'amphithéâtre ou au théâtre ? Certains spectacles étaient-ils plus chers que d'autres ? Ces quelques questions nous ont été suggérées à la lecture de ce chapitre. Il demeure cependant extrêmement difficile d'y répondre dans l'état actuel de la documentation et puisqu'il s'agit d'un ouvrage de synthèse, nous ne saurions trop reprocher à l'auteur de ne pas avoir développé plus longuement ces aspects. J. T. s'intéresse aussi dans ce chapitre aux réactions émotionnelles du public durant les jeux, par exemple son excitation lors des courses de chars ou encore la cruauté dont il pouvait faire preuve lors des combats de gladiateurs. Les spectateurs les plus passionnés se regroupaient dans des fan-clubs. L'exemple des groupes de partisans autour des factions du cirque est bien connu. J. T. évoque également les supporters

de certains gladiateurs, les *parmularii* et les *scutarii*. Puis l'auteur revient sur la question des manifestations politiques des spectateurs dans ces différents lieux de spectacles. Le plus souvent dans des contextes de famine et/ou de guerres, des spectateurs n'ont pas hésité à interpeller les autorités politiques par des applaudissements et des acclamations ambiguës ou impromptues. J. T. démontre bien à son lecteur que les spectateurs de la Rome ancienne, quel que soit le lieu de spectacle, ne constituaient en aucun cas une foule docile, dépolitisée et manipulée par un pouvoir politique cynique. Il s'agit d'un aspect maintenant bien connu de la vie politique dans la Rome impériale qui a déjà fait l'objet de plusieurs études par le passé, auxquelles J. T. fait d'ailleurs bien référence dans les « suggested further reading ». Les passions violentes provoquées par les jeux pourraient s'expliquer entre autres, selon J. T., par les conditions de vie parfois difficiles des couches sociales les plus modestes. Les jeux auraient été perçus comme un dérivatif face aux difficultés quotidiennes. Néanmoins, l'enthousiasme suscité par les différents spectacles était partagé par l'ensemble des habitants de l'*Vrbs*, comme le rappelle J. T., à l'exception de quelques intellectuels et des auteurs chrétiens. Précisons en outre que les gladiateurs, comme les cochers du cirque, de par leur courage, leur endurance physique, leur rigueur à l'entraînement, ou encore leur dextérité, incarnaient des valeurs traditionnellement magnifiées dans la Rome ancienne.

Ainsi dans le sixième chapitre, « How to be a Roman » (p. 87-103), l'auteur se demande dans quelle mesure les spectacles de la Rome ancienne permettent d'appréhender le mode de pensée des Romains et la perception qu'ils avaient d'eux-mêmes. Selon J. T., les spectacles, surtout ceux de l'amphithéâtre et du cirque, nous montrent quelles étaient les valeurs traditionnellement attachées à la virilité et plus particulièrement à l'armée à cette époque. Les combats de gladiateurs auraient permis de

faire perdurer au sein de la société romaine des normes de comportement et des valeurs militaires telles que la discipline, le courage, la maîtrise de soi ou encore l'acceptation de la mort. Malgré l'adulation dont ils étaient l'objet, les gladiateurs étaient néanmoins méprisés socialement. Plusieurs d'entre eux étaient d'ailleurs des condamnés à mort, des esclaves ou des prisonniers qui étaient traditionnellement traités avec une certaine violence. Plus globalement, les Romains de l'Antiquité toléraient un plus haut degré de violence, voire de brutalité, dans leurs relations interpersonnelles que la plupart de nos sociétés modernes d'Europe occidentale. Ce qui ne signifie pas, comme le rappelle J. T., que toute forme de violence ait été acceptée. Cette dernière pouvait être réprouvée et même condamnée lorsqu'elle était jugée inappropriée ou disproportionnée par rapport au statut social de celui qui en était victime. En outre, comme le précise l'auteur, chaque combat de gladiateurs ne se terminait pas systématiquement par une mise à mort. Le public venait à l'amphithéâtre surtout pour apprécier la dextérité des gladiateurs, tout comme il admirait l'habileté des cochers dans le cirque.

Dans l'épilogue, intitulé « Fighting Back » (p. 105-120), J. T. relate longuement le martyre de Sainte Perpétue et de ses compagnons (p. 105-110) qui ont été livrés à des bêtes sauvages dans l'amphithéâtre de Carthage en mars 203 p.C., pour avoir refusé d'abjurer leur foi. J. T. analyse ensuite le rapport plus ambigu qu'il n'y paraît entre les chrétiens et les spectacles païens dans l'Antiquité. Contrairement à une idée reçue, les exécutions de chrétiens dans l'arène ont été relativement peu fréquentes. En revanche, elles ont été mises en exergue par les auteurs chrétiens afin de démontrer, d'une part, la cruauté des autorités païennes à l'encontre des chrétiens et, d'autre part, la détermination de ces derniers à demeurer dans leur foi, malgré les persécutions dont ils sont victimes. Le récit du martyre de Sainte Perpétue s'adresse surtout

aux chrétiens afin de leur expliquer comment ils doivent se comporter dans l'arène s'ils sont condamnés à être livrés aux fauves. J. T. démontre bien à son lecteur comment les auteurs chrétiens se sont approprié, à leur manière, toute la rhétorique des auteurs païens à l'égard des combats de gladiateurs. Les condamnés chrétiens, comme les gladiateurs, sont invités à faire preuve de courage, de combativité et de mépris face à la souffrance et à la mort.

J. T. termine son étude par des suggestions de lectures afin de permettre à son lecteur d'approfondir certaines questions (p. 127-130). Ces conseils sont très utiles et intéressants. Toutefois on reprochera à l'auteur de ne citer pratiquement que des ouvrages en langue anglaise – certains sont en outre assez anciens – au détriment de références beaucoup plus récentes en français, en allemand ou en italien. On aura compris que ce livre s'adresse en priorité à un lectorat anglophone. L'auteur aurait pu néanmoins mentionner la publication des entretiens de la fondation Hardt de 2011, consacrés à l'organisation des spectacles dans le monde romain, qui comprennent d'ailleurs plusieurs contributions en anglais³. De même sur le cirque, l'auteur ne cite que les ouvrages d'A. Cameron sur les factions du cirque, de 1973 et 1976, et l'étude de J. Humphrey qui date de 1986. Les actes du colloque de Bordeaux de 2008, qui comprennent aussi plusieurs communications en anglais, auraient pu être mentionnés⁴. De même, nous avons été étonnés que J. T. ne fasse référence à aucun des travaux de C. Epplett, pourtant en anglais, sur les spectacles d'animaux⁵.

3. K. M. COLEMAN, J. NELIS-CLÉMENT, *L'organisation des spectacles dans le monde romain*, Genève 2012.

4. J. NELIS-CLÉMENT, J.-M. RODDAZ, *Le cirque romain et son image*, Bordeaux 2008.

5. À titre d'exemple : C. EPPLETT, « The Capture of Animals by the Roman Military », *G&R* 48, 2001, p. 210-222.

Sur le plan formel, l'ouvrage se lit assez facilement, même si J. T. a tendance parfois à se répéter ou à faire de longues digressions. L'auteur a agrémenté son texte de plusieurs illustrations, toutes en noir et blanc. Il aurait été appréciable qu'il donne à son lecteur plus de détails dans la légende (datation et lieu de conservation par exemple) et qu'il ne se contente pas d'une succincte description de ce qui est représenté sur la photographie. Malgré ces quelques défauts, cet ouvrage constitue assurément un manuel utile et intéressant pour tout étudiant ou chercheur désireux de se familiariser avec l'histoire des spectacles dans le monde romain.

SYLVAIN FORICHON.

